

## Qu'est-ce dire ou dire

### « Quand on lit Philippe Grand, on voudrait être Philippe Grand » ?

(M'ayant été rapportée par un ami (« non sans avoir hésité » m'a-t-il confié plus tard – non pas, comme il me l'a précisé la même fois, qu'il ait craint que la source ne se sentit trahie la reconnaît-elle un jour, hors du cadre de la conversation privée, devenue, oui, "sa" phrase, matériau de cogitation (car nul « entre nous et seulement » ne l'obligeait au silence m'assura-t-il pour rétamé cette mienne inquiétude : *n'allais-je pas le mettre en porte-à-faux si je reprisais la formule texto, même de façon anonyme ?*)), mais, comme il me l'a laissé seulement deviné, la même fois toujours, parce qu'il n'était pas, me connaissait, sans pouvoir, mais de façon non certaine bien sûr, anticiper l'effet de ses termes sur l'eau de mon bocal, laquelle il arrive, il l'a remarqué et c'est vrai, *tourne* parfois, comme à la recherche d'une clarté contradictoire – et je lui suis gré d'être passé outre à son appréhension que le versé ne troublât le contenant même), cette phrase, « Quand on lit P... », n'est, la longue parenthèse a tout fait pour que l'on en soit bien sûr, ni un énoncé expérimental de linguiste, bien qu'elle en ait l'air, ni l'invention d'un malade de soi (lequel, le cas échéant, j'aurais, en tant que effectivement Philippe Grand, été) : elle est "réelle", je veux dire fut dite (ou écrite ? – n'ai pas cherché la précision là-dessus), et je n'y suis pour rien, quand même en tant que « effectivement Philippe Grand » j'aurais été pour quelque chose dans le fait que je n'y sois pour rien.)

Faut-il comprendre au moment même où on lit PG, on voudrait être lui ou après qu'on l'a lu, on voudrait être PG ? Ça ne dure certes pas, mais pendant une fraction d'instant une ambiguïté s'accroche au terme *quand*, la valeur causale *puisque* qui s'est perdue dans l'usage, je parviens

Le conditionnel signale un empêchement du lecteur sans nom, mais comme la formule me nomme et que j'ai par ailleurs expressément écrit que le fait que le lecteur soit moi précisément me paraît la condition pour que ce que j'ai écrit soit compris (JCP, p. 214), que l'anonyme source dont le propos

(Je dois ici une précision : l'ami qui m'a répété la phrase qui est notre "sujet", l'a fait pour contribuer à éclairer un message que j'avais reçu directement de la personne même qu'il citait, court dont je m'expliquais mal qu'il s'achevait sur ces mots : « [...] de vous lire, avec lenteur et – oui : jalousie. »)

presque à l'entendre ici, mais se perdant justement, et rapidement écrasé par la précision temporelle : *lorsque, chaque fois que, qui est aujourd'hui tout son sens.*

Ainsi le désir de vouloir-être-PG dure le temps que l'on est à le lire, ni plus ni moins, il accompagne la lecture mais ne lui survit pas, comme s'il s'agissait de l'effet des signes sur le lecteur, comme si comprendre ce qui est lu avait ce premier sens : deviens moi.

affirme qu'elle n'a lu<sup>8</sup> ait, comme rien n'interdit ni ne permet de le penser, ou n'ait pas lu ce passage précis, son *Je souhaitais ce à quoi je ne parviens pas* en quelque sorte l'anticipe ou le confirme.

DÉPLORANT QUE, AIT-ON VOULU ME LOUER, ON NE L'AIT FAIT QU'EN EXPRIMANT UN SENTIMENT ORDINAIRE (LA JALOUSIE), J'AI DÉSIRÉ FONDER L'ÉLOGE AUTREMENT, SUR AUTRE CHOSE, AU-DELÀ DE L'INTENTION, PAR LA VOIE NÉGATIVE.

### qu'est-ce donc dire ou dire ça ?

#### C'est louange d'abord qui est entendue<sup>9</sup>

- A1. Faites l'expérience autour de vous, avec n'importe quel nom : ça ne fait pas un pli ! A2. Et peut-être faut-il ne pas chercher à entendre davantage, se contenter de recevoir comme un cadeau, quand on en est l'objet, la jalousie qui s'avoue.

L'oreille sait la langue de la jalousie, ce tour peu rare par lequel elle arrive à se faire admettre et à passer pour aimable. Car oui, c'est jalousie qui parle dans la formule *je voudrais être untel*<sup>9</sup>.

<sup>8</sup> L. Ici toutefois la jalousie est en quelque sorte à la fois benoîte et élargie : c'est lorsqu'on ou chaque fois que, c'est-à-dire uniquement quand on le lit que etc., et c'est "oui", pas "je", soit auto-élogique...  
<sup>9</sup> C'est un individu précis que l'on veut être. (Il n'y a que les Alvaro de Campos pour « vouloir être tout le monde ».) C'est pourquoi réfléchit à une phrase telle que « Quand on lit X, on voudrait être X », comme j'ai d'abord songé à le faire pour éviter de moultier quiconque, à songer contre un mur vide, raison pour laquelle je me suis finalement résolu à employer la phrase originale et peindre chacun en sa place. (Et je soupçonne que la source dénommée "la source" avait reconnu sa formule, même "en x"...)

B. N'est-il pas dit « quand on lit PG » et non pas « quand on lit u de PG » ? Ne doit-on pas comprendre que tout texte de PG provoque ou déclenche le désir d'être lui, et non pas un livre particulier ? (*Chaque fois que donc plutôt que lorsque.*)

mais projette-t-on – comme il conviendrait toujours de le faire quand une phrase paraît courte – cette suite possible : « ... pour comprendre ce qu'il a voulu dire », le morceau se charge d'ambivalence : *lui seul se comprend.*

Certes la phrase a un point, le locuteur n'a pas ajouté le complément piquant qui aurait sapé le compliment, changé *waou* en *ouille* ; et comme je ne peux me faire aucune idée du niveau de complicité des locuteurs lors de l'échange amical initial, lequel pourrait, élevé, expliquer que le complément ait été entendu par l'un même tu par l'autre, voire *parce que tu*, je dois admettre qu'il est spécieux de chercher un complément à une phrase non-tronquée (de même qu'il est spécieux d'entendre au premier degré

*je voudrais être untel*

comme l'affirmation que l'on voudrait prendre sa place en lui, le déloger *de lui*, voler à cet untel son identité (non pas échanger la sienne avec lui mais occuper les deux places)),

cette rallonge pourtant,

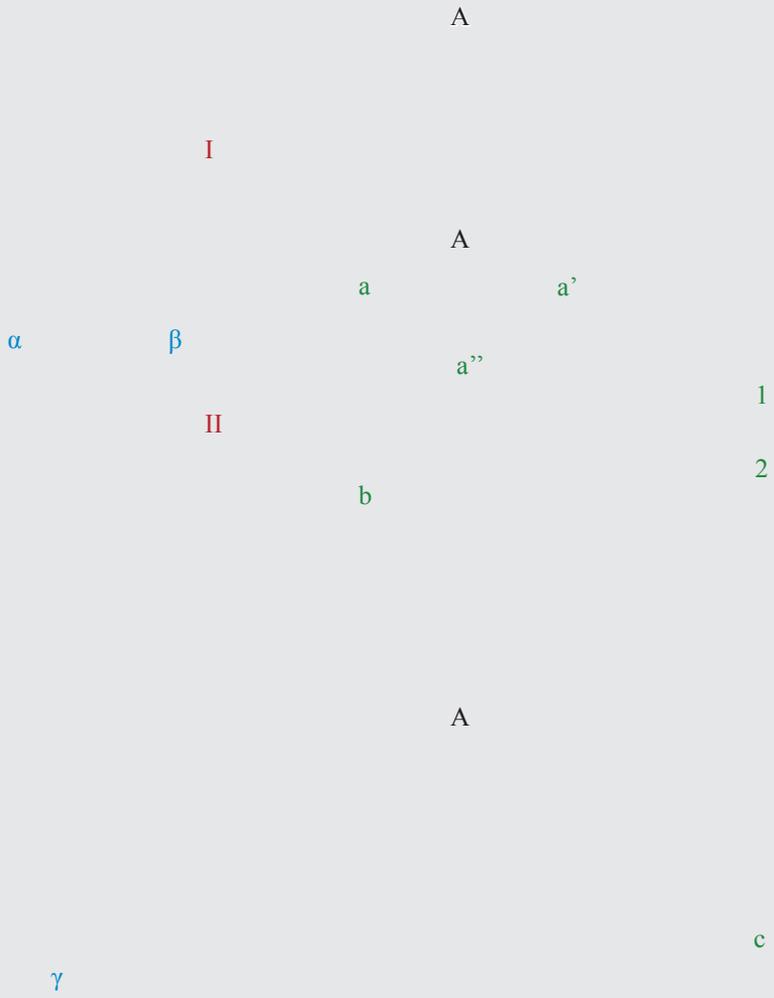
« ... pour comprendre ce qu'il a voulu dire », davantage que d'autres possibles que je négligerai ici :

– on ne comprend pas –

de même que la louange va, moyennant un appendice, au-delà de ce qu'elle paraît être d'abord

le lecteur a compris ce que qui a été écrit l'a été par ce PG et aucun autre, qu'il y a un lien fort entre cela et lui, si fort que les notions de style ou de manière sont baillonnées qui n'en donneraient qu'une faible idée.

C. L'une comme explicitation de l'aspiration du jaloux "classique" : s'accaparer le texte, prendre la place de son signataire (« ... et l'avoir soi-même écrit »), l'autre parce que c'est l'homme alors qui serait l'objet de la louange, moins le texte que ce qu'il est ou a été pour l'écrire (« ... à cause de toutes les qualités ou les vertus qu'on lui devine au travers des mots »).



A

Qu'est-ce dire que dire

« Quand on lit Philippe Grand, on voudrait être Philippe Grand ?

qu'est-ce donc dire que dire ça ?

C'est louange d'abord qui est entendue<sup>a</sup>

mais projette-t-on – comme il conviendrait toujours de le faire quand une phrase *paraît* courte – cette suite possible :

« ... pour comprendre ce qu'il a voulu dire »,  
le morceau se charge d'ambivalence : *lui seul se comprend*.

Certes la phrase a un point, le locuteur n'a pas ajouté  
le complément piquant qui aurait sapé le compliment, changé *waou* en *ouille* ;  
et comme je ne peux me faire aucune idée du niveau de complicité des locuteurs  
lors de l'échange amical initial, lequel pourrait, élevé, expliquer que le complément  
ait été entendu par l'un même tu par l'autre, voire *parce que* tu, je dois admettre  
qu'il est spécieux de chercher un complément à une phrase non-tronquée  
(de même qu'il est spécieux d'entendre au premier degré  
*je voudrais être untel*  
comme l'affirmation que l'on voudrait prendre sa place *en lui*,  
le déloger *de lui*, voler à cet untel son identité  
(non pas échanger la sienne avec lui mais occuper les deux places)),

cette rallonge pourtant,

« ... pour comprendre ce qu'il a voulu dire »,  
davantage que d'autres possibles que je négligerai ici<sup>c</sup>  
me paraît aller au-delà de ce qu'elle signifie d'abord  
– *on ne comprend pas* –

de même que la louange va,  
moyennant un appendice, au-delà de ce qu'elle paraît être d'abord  
:

le lecteur a compris que ce qui a été écrit l'a été par ce PG et aucun autre,  
qu'il y a un lien fort entre cela et lui, si fort que

**les notions de style ou de manière sont baillonnées  
qui n'en donneraient qu'une faible idée.**

## a

Faites l'expérience autour de vous, avec n'importe quel nom :  
ça ne fait pas un pli !

## a'

Et peut-être faut-il ne pas chercher à entendre davantage, se contenter de recevoir comme un cadeau, quand on en est l'objet, la jalousie qui s'avoue.

## a''

L'oreille sait la langue de la jalousie, ce tour peu rare par lequel elle arrive à se faire admettre et à passer pour aimable. Car oui, c'est jalousie qui parle dans la formule *je voudrais être untel*<sup>1 et 2</sup>.

### 1

Ici toutefois la jalousie est en quelque sorte à la fois bornée et élargie : c'est *lorsque* ou *chaque fois que*, c'est-à-dire uniquement *quand* on le lit que etc., et c'est "on", pas "je", soit quiconque...

### 2

C'est un individu précis que l'on veut être. (Il n'y a que les Alvaro de Campos pour « vouloir être tout le monde ».) C'est pourquoi réfléchir à une phrase telle que « Quand on lit X, on voudrait être X », comme j'ai d'abord songé à le faire pour m'éviter de mouiller quiconque, a cogné contre un mur vite, raison pour laquelle je me suis finalement résolu à employer la phrase originale et peindre chacun en sa place... (Et je soupçonne que la source dénommée "la source" aurait reconnu sa formule même "en x"...)

## b

N'est-il pas dit « quand on lit PG » et non pas « quand on lit x de PG » ? Ne doit-on pas comprendre que tout texte de PG provoque ou déclenche le désir d'être lui, et non pas un livre particulier ? (*Chaque fois que* donc plutôt que *lorsque*.)

## c

L'une comme explicitation de l'aspiration du jaloux "classique" : s'accaparer le texte, prendre la place de son signataire (« ... et l'avoir soi-même écrit »), l'autre parce que c'est l'homme alors qui serait l'objet de la louange, moins le texte que ce qu'il est ou a été pour l'écrire (« ... à cause de toutes les qualités ou les vertus qu'on lui devine au travers des mots »).

## I

(M'ayant été rapportée par un ami (« non sans avoir hésité » m'a-t-il confié plus tard – non pas, comme il me l'a précisé la même fois, qu'il ait craint que la source ne se sentît trahie la reconnaîtrait-elle un jour, hors du cadre de la conversation privée, devenue, oui, "sa" phrase, matériau de cogitation (car nul « entre nous et

seulement » ne l'obligeait au silence m'assura-t-il pour rétamé cette mienne inquiétude : *n'allais-je pas le mettre en porte-à-faux si je reprenais la formule texto, même de façon anonyme ?*)), mais, comme il me l'a laissé seulement deviné, la même fois toujours, parce qu'il n'était pas, me connaissant, sans pouvoir, mais de façon non certaine bien sûr, anticiper l'effet de ses termes sur l'eau de mon bocal, laquelle il arrive, il l'a remarqué et c'est vrai, *tourne* parfois, comme à la recherche d'une clarté contradictoire – et je lui sais gré d'être passé outre à son appréhension que le versé ne troublât le contenant même), cette phrase, « Quand on lit P... », n'est, la longue parenthèse a tout fait pour que l'on en soit bien sûr, ni un énoncé expérimental de linguiste, bien qu'elle en ait l'air, ni l'invention d'un malade de soi (lequel, le cas échéant, j'aurais, en tant que effectivement Philippe Grand, été) : elle est "réelle", je veux dire fut dite (ou écrite ? – n'ai pas cherché la précision là-dessus), et *je n'y suis pour rien*, quand même en tant que « effectivement Philippe Grand » j'aurai été pour quelque chose dans le fait que je n'y sois pour rien.)

## II

(Je dois ici une précision : l'ami qui m'a répété la phrase qui est notre "sujet", l'a fait pour contribuer à éclairer un message que j'avais reçu directement de la personne même qu'il citait, court dont je m'expliquais mal qu'il s'achevât sur ces mots : « [...] de vous lire, avec lenteur et – oui : jalousie. »)

### α

Faut-il comprendre *au moment même où on lit PG, on voudrait être lui* ou *après qu'on l'a lu, on voudrait être PG* ?

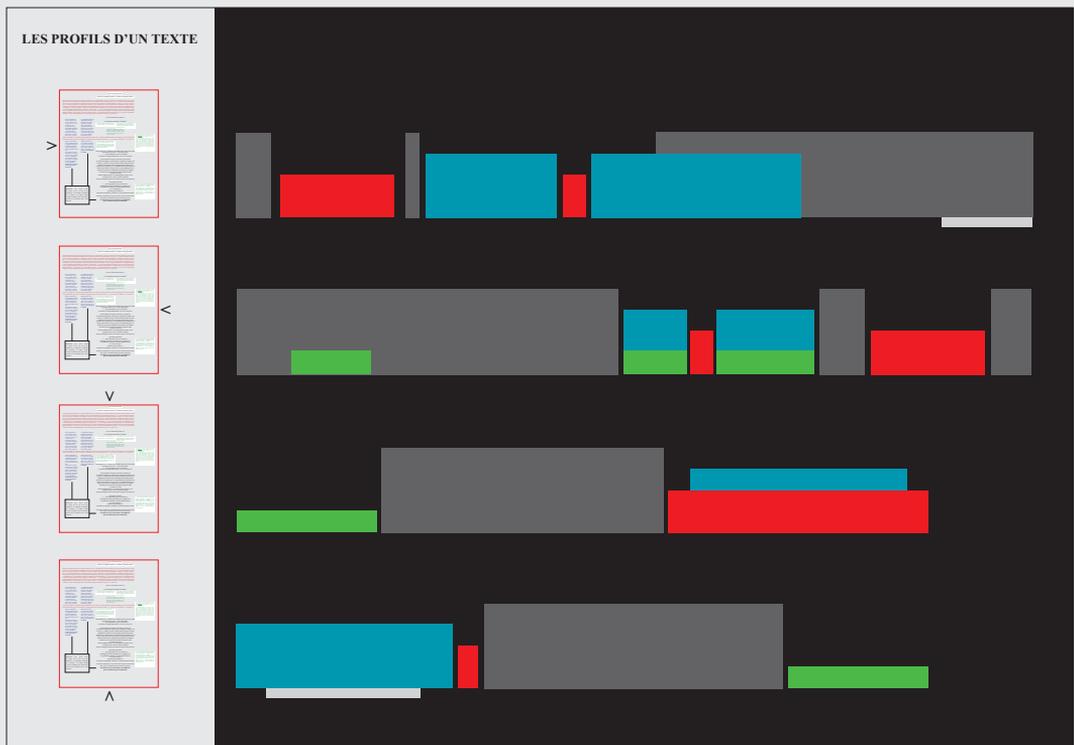
Ça ne dure certes pas, mais pendant une fraction d'instant une ambiguïté s'accroche au terme *quand* ; la valeur causale *puisque* qui s'est perdue dans l'usage, je parviens presque à l'entendre ici, mais se perdant justement, et rapidement écrasée par la précision temporelle : *lorsque, chaque fois que*, qui est aujourd'hui tout son sens. Ainsi le désir de vouloir-être-PG dure le temps que l'on est à le lire, ni plus ni moins, il accompagne la lecture mais ne lui survit pas, comme s'il s'agissait de l'effet des signes sur le lecteur, **comme si comprendre ce qui est lu avait ce premier sens : deviens moi.**

### β

Le conditionnel signale un empêchement du lecteur sans nom, mais comme la formule me nomme et que j'ai par ailleurs expressément écrit que le fait que le lecteur soit moi précisément me paraît la condition pour que ce que j'ai écrit soit compris (*JCP*, p. 214), que l'anonyme source dont le propos affirme qu'elle m'a lu<sup>b</sup> ait, comme rien n'interdit ni ne permet de le penser, ou n'ait pas lu ce passage précis, son *je souhaite ce à quoi je ne parviens pas* en quelque sorte **l'anticipe ou le confirme.**

γ

DÉPLORANT QUE, AIT-ON VOULU ME LOUER, ON NE L'AIT FAIT QU'EN EXPRIMANT UN SENTIMENT ORDINAIRE (LA JALOUSIE), J'AI DÉSIRÉ FONDER L'ÉLOGE AUTREMENT, SUR AUTRE CHOSE, AU-DELÀ DE L'INTENTION, PAR LA VOIE NÉGATIVE.



« Les profils d'un texte », 25 x 50 cm, fichier PDF